



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
DE LA JEUNESSE
ET DES SPORTS

*Liberté
Égalité
Fraternité*

PRIX JEAN RENOIR 2021-2022 | DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Ouistreham

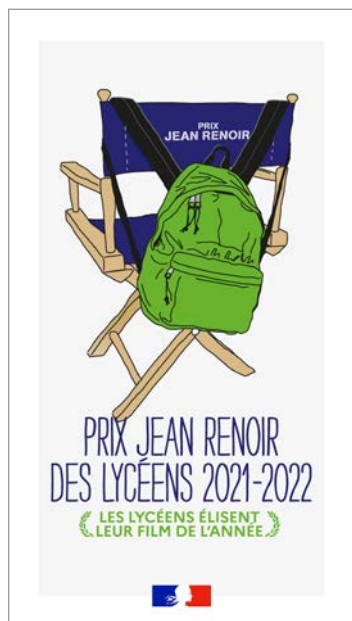
d'Emmanuel Carrère



PHILIPPE LECLERCQ

CANOPÉ
ÉDITIONS

AGIR



Ouistreham

D'EMMANUEL CARRÈRE

Ce dossier pédagogique est édité par Réseau Canopé dans le cadre du prix Jean Renoir des lycéens 2021-2022, attribué à un film par un jury de lycéens, parmi sept films présélectionnés.

Le comité national en charge de la présélection est composé de représentants de la Dgescs (Direction générale de l'enseignement scolaire), de l'Inspection générale de l'Éducation nationale, du Sport et de la Recherche, du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), de Réseau Canopé, de la Fédération nationale des cinémas français, d'enseignants, de critiques de cinéma et d'un représentant de la jeunesse. Le prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale, en partenariat avec le CNC, la Fédération nationale des cinémas français et Réseau Canopé, et avec la participation des Ceméa, des *Cahiers du cinéma*, de *Positif* et de *Sofilm*.

eduscol.education.fr/1792/prix-jean-renoir-des-lyceens

-
- 4 Entrée en matière
 - 5 Zoom
 - 6 Carnet de création
 - 7 Matière à débat
 - 10 Envoi

Directrice de publication

Marie-Caroline Missir

Directrice de l'édition transmédia

Tatiana Joly

Directeur artistique

Samuel Baluret

Suivi éditorial

Nathalie Bidart

Iconographie

Adeline Riou

Mise en pages

Isabelle Soléra

Conception graphique

Gaëlle Huber

Isabelle Guicheteau

Photos de couverture et intérieur (sauf autre mention)

© Christine Tamalet

ISSN : 2425-9861

© Réseau Canopé, 2021

(établissement public

à caractère administratif)

Téléport 1 – Bât. @ 4

1, avenue du Futuroscope

CS 80158

86961 Futuroscope Cedex

Ouistreham

Réalisation : Emmanuel Carrère

Production : Curiosa Films, Cinéfrance Studios, France 3 Cinéma

Distribution : Memento Distribution

Genre : drame

Nationalité : France

Durée : 1 h 47

Sortie : 12 janvier 2022



Entrée en matière

POUR COMMENCER

Homme de lettres et cinéaste, Emmanuel Carrère, fils de l'académicienne et historienne de la Russie Hélène Carrère d'Encausse, est né à Paris en 1957. Élève au lycée Janson-de-Sailly, il poursuit ses études à Science-Po (Paris), puis exerce sa plume comme critique cinématographique (à *Positif*, puis *Télérama*) et écrit une monographie sur le réalisateur Werner Herzog, au cours d'une prime carrière professionnelle témoignant de son double intérêt pour l'écrit et l'écran.

En 1983, il publie *L'Amie du jaguar*, un premier roman salué par la presse pour son sens du rebondissement, puis *Bravoure* (1984), récit au croisement du policier et du fantastique, inspiré en partie de *Frankenstein* de Mary Shelley (1818). En 1986, il confirme son goût de l'étrange et de l'angoisse avec *La Moustache*, son troisième roman, qu'il mettra lui-même en scène pour le cinéma vingt ans plus tard. Suit une biographie romancée – un genre dont il se fera une spécialité – de l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick, *Je suis vivant et vous êtes mort* (1993).

La Classe de neige, Prix Femina en 1995, puis *L'Adversaire*, en 2000, lui ouvrent les portes de la notoriété. *L'Adversaire*, surtout, marque un tournant dans la carrière de l'écrivain qui change non seulement de style, désormais plus épuré, plus tendu, plus direct, mais également d'approche de la réalité comme moyen d'accès à la fiction. À la manière d'un Truman Capote, connu pour son traitement fictionnel du fait divers (*De sang-froid*, 1965), Emmanuel Carrère s'intéresse à la trajectoire macabre de Jean-Claude Romand qui, en 1993, assassina femme, enfants et parents après s'être inventé des années durant une fausse identité de médecin à l'Organisation mondiale de la santé (OMS). La sortie de l'ouvrage, que l'écrivain aura mis sept ans à écrire, le plonge dans un état dépressif dont il n'est jamais tout à fait sorti (et sur lequel il revient dans son dernier livre, *Yoga*, en 2020).

Coscénariste de son propre roman *La Classe de neige* (mis en scène par Claude Miller en 1998), Emmanuel Carrère devient dans les années 2000 un adaptateur prolifique, pour la télévision, des œuvres de Fred Vargas, de Pierre Loti et de Georges Simenon (il sera également coscénariste de la série *Les Revenants* en 2012). En 2003, il tient pour la première fois la caméra sur *Retour à Kotelnitch*, un portrait documentaire de la Russie contemporaine en même temps qu'un retour aux racines maternelles, qui inspirera *Un roman russe* en 2007.

Depuis *L'Adversaire*, la littérature d'Emmanuel Carrère puise à l'eau du réel et de la vie des autres, qu'il raconte en miroir des épisodes de la sienne propre, comme un moyen de se mieux comprendre. Le lecteur connaît bientôt sa vie érotique et quelques secrets de famille (*Un roman russe*, 2007), son entourage proche (*D'autres vies que la mienne*, 2009), son attirance contrariée pour l'aventure (*Limonov*, 2011), sa crise de foi (*Le Royaume*, 2014). Pour autant, celui qui figure aujourd'hui en tête des ventes et des prix littéraires, et à qui la presse reproche parfois son « égo-littérature », donne le sentiment paradoxal de disparaître derrière sa propre image diffractée, un émiettement de soi pris dans les replis de la vie des autres et les contours de la langue autobiographique du « mentir-vrai », selon le mot d'Aragon. Comme ces êtres insolites, maîtres de l'esquive et des faux-semblants qui le fascinent (Romand, Limonov...), il paraît lui-même se dérober à la ligne claire du portrait que ses nombreux métiers exercés – journaliste, biographe, romancier, scénariste, cinéaste, documentariste... – recouvrent comme autant de masques.

Enfin, son art du récit se caractérise par un mélange de romanesque, de biographies, d'essais, de réflexions sur l'acte d'écriture et sur son expérience intime et personnelle (*Il est avantageux d'avoir où aller*, 2016). Comme dans *Ouistreham*, marquant son retour à la réalisation après seize ans d'absence, Emmanuel Carrère porte un regard singulier sur la société à l'appui d'un travail narratif aux confins du documentaire et de la fiction, de l'intime et de l'universel.

SYNOPSIS

Marianne Winckler, écrivaine reconnue, entreprend un livre sur le travail précaire. Elle s'installe près de Caen et, sans révéler son identité, rejoint une équipe de femmes de ménage. Confrontée à la fragilité économique et à l'invisibilité sociale, elle découvre aussi l'entraide et la solidarité qui unissent ces travailleuses de l'ombre.

FORTUNE DU FILM

Sélectionné en compétition parallèle du Festival de Cannes, *Ouistreham*, le troisième long métrage d'Emmanuel Carrère, a été projeté lors de la cérémonie d'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs en juillet 2021.

Zoom



Christelle, Marilou, Marianne... et les autres, a-t-on envie d'ajouter, présents dans le hors-champ du cadre. Cette petite énumération de prénoms, à la manière d'un titre de Claude Sautet, souligne toute la joie qui circule dans l'image, les sourires et les regards qui relient la petite troupe de femmes (et d'hommes) de ménage, à cet instant réunie à l'occasion du pot de départ de l'une d'entre eux, Justine, embauchée dans le secteur moins ingrat de la boulangerie industrielle. Ce moment festif autour d'un verre, pris dans le local commun et bureau de Nadège, la cheffe d'équipe, est l'occasion non tant de faire ses adieux à l'heureuse « élue » que de se retrouver tous ensemble et de se remémorer le temps partagé au cours des fameuses « opérations commando », dans les chambres et coursives des ferry-boats.

Nous sommes ici au cœur chaleureux de l'amitié et des sentiments qui soudent tous ces êtres soumis à des rythmes de travail infernaux avec horaires fragmentés, de jour comme de nuit, pour un salaire équivalent au smic horaire de 7,96 euros nets... L'âpreté des tâches à accomplir est à l'origine de ce rapprochement entre tous, comme seule une guerre de tranchées peut le faire avec des soldats ayant partagé les mêmes dangers. Face à la rudesse du travail et au sentiment de relégation et d'humiliation, la solidarité et le sens

du partage constituent un appui précieux, un soutien moral qui aide à endurer les difficultés quotidiennes, les frustrations et les rancœurs face à une existence de peu. Cette camaraderie cimente les relations et colmate les voies d'eau promptes à noyer le ressort et le courage. Se retrouver comme ici, durant quelques minutes avant de reprendre le service, permet de s'assurer de la présence de l'autre et de sa propre existence au sein du groupe. Se regarder, se sourire, se parler fortifient le moral et l'esprit d'équipe. La belle entente qui émane de l'image et qui parcourt le film est le moteur non tant du travail que de l'humanité qui aide à en supporter la pénibilité. Elle permet d'en adoucir l'amertume et d'en repousser les fatigues et les inquiétudes. Ce photogramme, que l'on se gardera pourtant bien de prendre pour image d'Épinal de la solidarité irrefragable de la classe ouvrière, est un instant de joie pris sur le vif, mais également la marque d'un groupe solidement arrimé les uns aux autres face au travail de galère.

Les sourires qui relient ces êtres sont un baume et une force car ils sont francs et authentiques. La confiance est le ciment de leurs rapports et le socle d'une générosité réciproque sans quoi la vie (au travail) serait intolérable. Croire en l'autre et gagner en retour sa confiance incite à davantage de sincérité et de bienveillance. Cette confiance mutuelle est ce qui permet de rester droit, digne et solide. Elle rassure, donne du sens à chacun et travaille au bien-être des relations. Elle est, pour ces individus si souvent désargentés, un trésor unique, et la seule monnaie d'échange entre tous qui ne saurait mentir sans exposer au rejet brutal...

Carnet de création

L'affaire remonte à une dizaine d'années. À l'époque, Florence Aubenas, grande reporter à *Libération* (passée depuis au *Monde*), publie *Le Quai de Ouistreham*, fruit d'une enquête de terrain qu'elle a menée inconnu de février à juillet 2009 aux côtés de travailleurs précaires de la ville de Caen. Son livre, publié en 2010, est un succès public et critique. La comédienne Juliette Binoche, bouleversée à sa lecture, envisage d'en acquérir les droits d'adaptation. Après de nombreux refus de la part de Florence Aubenas, au motif que « c'était, pour elle, de l'histoire ancienne sur laquelle elle n'avait pas envie de revenir au cinéma¹ », la journaliste finit par y consentir à la seule condition qu'Emmanuel Carrère en écrive le scénario. Celui-ci en acceptera finalement aussi la direction, au terme de plusieurs discussions entre eux trois.

Le premier travail d'Emmanuel Carrère a été de plonger dans la matière très factuelle du livre pour la remanier et en tirer une fiction. L'architecture de son scénario, co-écrit avec Hélène Devynck, s'appuie sur une base documentaire de laquelle sortent quelques fils narratifs bientôt noués autour de la relation amicale entre Marianne et Christelle. « Le film contient un enjeu fictionnel qui n'est pas du tout dans le livre [où] il est question de compagnonnage, d'une camaraderie de travail très forte, mais pas d'un lien intime », précise l'écrivain-cinéaste. De fait, l'amitié grandissante des deux femmes fait peser sur le récit la question de plus en plus lourde de l'imposture et de la trahison, deux thèmes récurrents des œuvres d'Emmanuel Carrère depuis *L'Adversaire*. En y injectant de sa sensibilité et de ses états d'âme – dont il confesse lui-même « en faire des caisses » dans ses propres écrits –, son scénario se retrouve alors à mi-chemin de ses préoccupations et de l'approche journalistique de Florence Aubenas. « Cela fait de Marianne Winckler une sorte de chimère, un croisement de Florence et de moi. C'est pourquoi j'ai non seulement changé son nom, mais précisé explicitement qu'elle n'est pas journaliste, mais écrivain. »

Après avoir passé un mois à Caen en repérage et à la recherche d'actrices non professionnelles, parmi lesquelles figurent deux des femmes rencontrées à l'époque par Florence Aubenas – Évelyne Porée, dans le rôle de Nadège, et Emily Madeleine, dans celui de Justine –, Emmanuel Carrère a dirigé des ateliers de travail au cours des six mois précédant le tournage. « C'était une façon d'apprendre à se connaître, y compris les acteurs entre eux. Nous avons créé une sorte d'effet de troupe. Tout le monde était content de ces retrouvailles bimensuelles, sans enjeu, filmées avec une petite caméra. »

En accord avec Patrick Blossier, chef opérateur de Costa-Gavras et d'Alain Cavalier, Emmanuel Carrère fait le choix d'une « mise en scène classique et discrète, [selon lui] le meilleur moyen d'attraper le maximum de l'interprétation ». Le professionnalisme de Juliette Binoche a « fait le reste », jouant un rôle déterminant

¹ Toutes les citations sont extraites du dossier de presse du film ([téléchargeable](#)).

dans la qualité du dispositif et le jeu de ses partenaires, insistons, fort heureusement non professionnels. « Je dirais honnêtement, confie enfin le réalisateur, que Juliette Binoche a dirigé les acteurs au moins autant que moi, pas du tout en leur donnant des instructions, mais dans sa façon de jouer avec eux. »



Le tournage de *Ouistreham* s'est étalé sur une période de sept semaines, souvent de nuit, avec de nombreux changements de décor et des conditions difficiles d'exiguïté sur le ferry-boat. Les scènes de groupe ont été filmées à deux caméras. L'appareil de Patrick Blossier a été suppléé par celui de Philippe Lagnier, opérateur et réalisateur de documentaires, qui s'est par ailleurs chargé de capter certaines images en contrepoint de l'action proprement dite, offrant au récit du réel quelques résonances poétiques.

Matière à débat

MENSONGE ET TRAHISON

La dramaturgie parfaitement linéaire de *Ouistreham* postule d'une imposture consistant à révéler la vérité (du réel) sous le masque du faux (de la fiction). En se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas, Marianne entend découvrir une réalité qu'elle ne connaît pas, ou seulement par la voix des autres. Dès son arrivée à Caen, elle rompt avec sa vie d'avant. Elle se dépouille de son identité – pas de son nom – et de tout ce qui la rattache à sa vie parisienne d'écrivaine renommée qui pourrait la trahir aux yeux de ceux qu'elle envisage de « mystifier ». Elle s'impose une ligne de conduite, se fond dans la masse, se dissimule derrière une apparence ordinaire (la star Binoche sans fard, qui est ici un masque redoublé) pour mieux infiltrer son milieu d'étude, se laisser embarquer dans le groupe pour l'observer de l'intérieur, en comprendre le fonctionnement et l'état d'esprit, les forces et les faiblesses. Espionne ou détective, elle fait l'expérience de l'immersion pour rendre compte de la réalité quotidienne du travail précaire. La recherche documentaire est ici moteur d'un récit dont l'intensité repose sur la figure du mensonge comme gage de réussite du plan poursuivi par l'écrivaine. On distingue alors le paradoxe et la fragilité morale du dispositif : plus longtemps Marianne abusera de la confiance de ses collègues, plus riche sera la qualité de son travail d'enquête. Or, en se liant étroitement avec Christelle, Marianne franchit une ligne déontologiquement interdite ; elle sort

des limites de son projet professionnel et creuse la voie d'une relation qui l'expose à une violente crise du mensonge et de la trahison. Son humanité, sa douceur naturelle la rapprochent insensiblement de Christelle avec qui elle outrepassa le seuil de la camaraderie dès lors qu'elle partage du temps libre avec elle (et ses trois enfants) à la plage, dès lors qu'elle partage un café ou une cigarette chez la jeune femme et entame avec elle une relation approfondie de complicité. Humainement légitime, l'infléchissement de son comportement n'en est pas moins éthiquement discutable. Marianne abuse de la crédulité de tous, et de Christelle en particulier. Son dessein fait d'elle une dissimulatrice instaurant un rapport biaisé, dissymétrique, dont le contrat implicite l'oblige à tenir ses distances par égard à sa nouvelle amie. Leur proximité cache non seulement des intentions différentes, sinon opposées – « gratuites » pour l'une, « intéressées » pour l'autre –, mais également des écarts de milieux incompressibles. L'horizontalité apparente de leur relation se heurte à la verticalité du rapport de classes. Aussi le jeu que joue Marianne sera-t-il perçu comme une nouvelle humiliation par Christelle, qui voyait en elle une copine sincère, une vraie « pote », une amie proche, un double qui se révélera finalement son inverse éloignée à ses yeux, une « fausse personne » qui lui a menti sur les motifs de sa présence. La simple phrase prononcée par l'ami parisien sur le ferry (« Il paraît que tu écris un livre *sur* les femmes de ménage ») dévoile en un clin d'œil l'imposture et rectifie la nature, sinon la valeur, de sa présence parmi ses éphémères collègues de travail, le regard qu'elle porte *sur* eux, à leur insu, et *sur* la mécanique du réel qu'elle est venue observer. L'amertume de Christelle est tout aussi légitime que les sentiments de Marianne à son égard sont sincères. Christelle ne lui conteste ni la méthode, ni la qualité du résultat (« C'est bien. T'as fait ton taf... »), mais elle ne lui pardonne pas d'avoir été piégée, prise pour un animal de laboratoire soumis à l'indiscrétion sournoise de l'étude.



RENDRE LES INVISIBLES VISIBLES

Pour autant, Marianne mène un sérieux travail d'approche. Cachée derrière son personnage d'ex-épouse, prétendument évincée par un mari indélicat, elle ne peine jamais à « séduire » ceux qu'elle fréquente et qu'elle entend « duper ». Souriante et drôle, elle inspire d'emblée la sympathie propice à sa rapide intégration dans le groupe (le bowling). Elle se laisse accoster (par Cédric, doux dragueur) autant qu'elle aborde les uns et les autres, et ne se livre qu'à mots comptés, évitant le faux pas qui la dénoncerait. À l'écoute de tous, elle se surveille et se contrôle en permanence, y compris quand un quiproquo (la carte d'identité), fondé sur la crainte d'être démasquée, trouve sa chute dans la joie d'une fête d'anniversaire – son anniversaire – et

d'un cadeau reçu comme un gage d'amitié, un don, un talisman – un piège. Sa disponibilité lui permet de circuler aisément entre tous, de multiplier les rencontres afin d'enrichir son enquête, dont la réussite passe par le temps long de l'investigation (environ six mois).



Son approche sociologique emprunte la trajectoire ordinaire de la recherche d'emploi des personnes au chômage, pas ou peu qualifiées. La scène inaugurale dans les locaux d'une agence de Pôle emploi place d'emblée le récit sur les rails loachiens (*Moi, Daniel Blake*, 2016) de la grande vulnérabilité sociale et économique où l'être se retrouve totalement démuné face au système qui l'écrase. Où l'exaspération et la colère des personnes se heurtent aux règles têtues du néolibéralisme, à l'absurdité de la novlangue administrative, à ses raideurs et à son sens du protocole anesthésiant, humiliant, déprimant.

Observatrice d'un monde socioprofessionnel inconnu d'elle, Marianne prélève sur le réel des éléments qu'elle consigne en catimini dans ses carnets, le soir reportés et mis en forme sur son ordinateur. Ces notes serviront de matière première à son futur livre, dont le film nous raconte la « mise en scène », laquelle, prise en charge par Emmanuel Carrère, se tient à bonne distance du pathos. Après quelques tâtonnements, de la photographie réaliste du groupe émergera le portrait singulier de Christelle, mère-courage au caractère bien trempé.

La fiction documentaire nous raconte la vie – la survie – d'individus relégués dans les marges du monde professionnel où le travail n'est pas un emploi, mais juste des heures. Un quota d'heures, grapillées ici et là, souvent fractionnées et éloignées les unes des autres, mal payées pour des tâches usantes, ingrates, chronométrées, en « horaires décalés » (très tôt le matin ou tard le soir) et supervisées par de petits chefs dédaigneux (les souliers terreux sur le sol à peine lavé par Marianne), tatillons et insultants (les deux gérantes du camping) ou arrogants et humiliants (le « manager » de la société de nettoyage). Heureusement, il y a Nadège... La plongée en eaux profondes du travail précaire débute par un entretien anxigène avec une conseillère de Pôle emploi (soulignant l'âge de la postulante, les « trous » dans le CV), la réécriture du maigre CV, un stage de formation en guise d'apprentissage à être « SBAM », puis l'entretien de recrutement pour décrocher quelques heures de ménage comme autant de degrés menant au palier du CDD, le graal du CDI en ligne de mire – trois lettres sardoniques au cœur d'un système aliénant, vexatoire, confiscatoire. Au cours de son enquête, Marianne découvre une immense fragilité financière où l'on compte toujours son argent (quand on en a), où l'imprévu est toujours un coup du sort profitant aux plus forts (la voiture de

Cédric). En réponse à toutes les défaites du quotidien, elle découvre la solidarité, la générosité, la dignité qui poussent des êtres comme Christelle, Marilou et les autres à continuer à se lever au milieu de la nuit pour aller travailler. Pour qui la dignité est de travailler, de gagner sa vie sans perdre la face, de continuer à marcher, fût-ce vers les quais du sous-prolétariat de Ouistreham, pour rester debout et ne pas tomber, pour, accroché à son rocher de fierté, ne pas sombrer et se dire que, par-delà les effroyables peines, chacun demeure une femme, un homme, un être humain bien vivant, qui se bat, résiste, qui gagne peu mais ne perd pas tout. C'est aussi et surtout de cela dont témoigne *Ouistreham*, l'expérience infiltrée de Marianne/Florence et le film inspiré d'Emmanuel Carrère.



© Memento Distribution

Envoi

Sorry We Missed You (2019) de Ken Loach. Ricky, ouvrier du bâtiment, n'a jamais occupé que des emplois précaires et mal payés. En accord avec sa femme, qui sera alors contrainte de rejoindre en bus ses « heures » d'aide à la personne disséminées un peu partout dans la ville, il a décidé de vendre le véhicule familial pour s'acheter une camionnette et devenir chauffeur-livreur indépendant au service d'une plateforme en ligne. Efficacité, rentabilité, disponibilité... Ricky découvre les cadences infernales, les horaires à rallonge, la tyrannie de la flexibilité, le mépris de son intégrité, la mise en danger de sa propre vie... Une critique de l'« ubérisation », nouveau miroir aux alouettes de la société, et de ses ravages.